

Le grand voyage de Mohandas

Bénarès, Inde, 13 juin 1931. « Ce sera ma dernière nuit dans ce monde » se résigne Mohandas. Étendu sur sa couche, il peine à respirer l'air ambiant lourd et visqueux; son souffle court soulève à peine ses côtes saillantes. Son regard vitreux s'accroche à la minuscule fenêtre ouverte sur la cour intérieure. De là, émane une lueur glauque. S'agit-il du soleil couchant ou bien sa vue obscurcie embrouillant ses perceptions? Son front perle d'une sueur froide dans l'étuve étouffante de son alcôve. Malgré l'eau que Mayawati lui apporte, rien ne parvient à éteindre la soif brûlante qui le torture. Puis, sans avertissement, la mousson s'abat avec violence sur le toit de tôle et provoque un vrombissement assourdissant.

Dans la cuisine à côté, il entend tout juste sa femme s'affairer à préparer un repas familial. « Les petits doivent être sur le point de revenir de leur tournée » songe-t-il. À cette pensée, son cœur s'assombrit. Que rapporteront ses petits-enfants de leur virée au marché et dans la décharge publique? Au mieux, quelques légumes pourris ou deux-trois grammes de lentilles recueillies avec patience, échappées de l'étal de Mohammed. Peut-être auront-ils récupéré et vendu de menus objets pour quelques roupies?

Mohandas va mourir cette nuit. Rien de surprenant à cela: il est très vieux, il ne se souvient plus de l'année de sa naissance. La pauvreté, la famine et la maladie sont venues à bout de lui. Il ne craint pas la mort, toutefois. Il a mené une bonne vie, croit-il, c'est un homme aimé et respecté dans la caste des intouchables. Seul un profond regret trouble sa sérénité, au seuil d'une nouvelle existence.

« Je n'ai pas su préserver ma famille », pense-t-il amèrement. « Où sont donc mes plus jeunes fils qui ont dû s'exiler pour survivre, en me confiant leurs enfants? Ai-je vraiment tout fait pour leur épargner cette misère? Ah! que Shiva les protège! »

Sur ces remords affligeants, il s'éteint.

« C'est étrange » songe Mohandas. « Je flotte doucement au-dessus de ma chambre ! Mon enveloppe corporelle gît sur la natte comme si j'y étais encore ». Il aperçoit avec netteté le cordon argenté le reliant toujours à son cadavre. Le temps et l'espace acquièrent une tout autre dimension, il ne ressent plus aucune douleur et ses sens ont retrouvé une acuité depuis longtemps disparue « Je respire sans difficulté et je n'ai plus du tout soif ! Qu'est-ce que j'entends ? Ah ! la rumeur de ma mort se répand déjà dans tout le quartier ! »

Mayawati est là, accompagnée de quelques voisines. Elles le lavent, le parfument et le parent de ses meilleurs vêtements. Puis, on le dépose sur un brancard orné de mille fleurs, quatre membres de la communauté le transportant avec précaution. Le cortège se fraie un passage à travers la foule massée dans les venelles tortueuses. À son passage, on le salue pieusement, des mélopées langoureuses s'élèvent et des femmes éplorées hululent leur peine.

Le cortège débouche enfin sur une plage étroite au bord du Gange, où seuls les hommes sont admis. Des amoncellements de bois de crémation ceignent l'emplacement. Déjà, quelques bûchers allumés exhalent dans l'air un miasme pestilentiel. Après avoir purifié le corps en immergeant le brancard dans le cours du fleuve, on hisse Mohandas sur le bûcher. Avec soin, on le recouvre des tout derniers morceaux de bois, puis Mahatma, son fils aîné, muni d'une torche embrasée, s'avance lentement. Après avoir fait trois fois le tour du bûcher, il l'allume cérémonieusement.

Le silence s'installe. Les hommes arborent une mine grave, témoignant de leur immense tristesse, quelques-uns ayant peine à retenir leurs larmes. Même les vautours suspendent leur sinistre vol comme pour respecter le recueillement des humains endeuillés. Le feu croissant ravive l'affliction des proches.

Bientôt, les flammes impitoyables se propagent avec furie, s'attaquant au cadavre. Un officiant équipé d'une longue perche ramène les membres calcinés vers le centre du foyer pour en assurer la crémation parfaite. Après d'interminables minutes, sous l'intense chaleur du brasier, le crâne de Mohandas explose, rompant le cordon argenté, libérant son âme et la projetant vers un nouveau cycle de réincarnation.

St-Adèle, 13 juin 1889. Le crépuscule approche. Elle doit faire vite. Il faut qu'elle parvienne à manger sinon c'est la mort pour toute sa lignée. Depuis plusieurs heures déjà, elle cherche sans succès. Elle a beau parcourir tous les recoins de la forêt, elle n'arrive pas encore à se sustenter. Elle explore ainsi, avec l'énergie du désespoir, des chemins sans issue.

Attirée par une vive lumière, elle se dirige vers une habitation rustique et s'y introduit par une porte entrebâillée. Jamais elle n'a connu un tel espace confiné. Depuis toujours, elle évolue dans la nature. Qu'à cela ne tienne : l'exploration des lieux lui permettra peut-être d'atteindre son ambition. Ragaillardie, elle se met aussitôt à l'ouvrage.

Étrange endroit, tout de même : toutes sortes d'odeurs inconnues empestent l'atmosphère. Pourtant, il lui semble reconnaître le parfum de champignons trônant sur une planche à découper. Et là, dans un grand bol, des fruits trop mûrs embaument l'air d'une délicieuse fragrance de pourriture. Malgré ces points de repère familiers, tout lui semble artificiel, terne et froid dans cet environnement de plus en plus incertain. Comme elle se sent loin de chez elle ! Poursuivant sa quête, elle entrevoit à travers le mur de la cabane les ultimes lueurs du soleil. Elle s'élançe dans cette direction. Bang ! Elle heurte avec violence une surface transparente. Malgré tous ses efforts, elle ne réussit pas à briser cette barrière infranchissable, derrière laquelle se profile, tout prêt, sa forêt bien-aimée !

Exténuée, elle s'arrête pour reprendre des forces. Découragée, elle maudit ce détour imprévu qui l'a entraînée Dieu sait où ! Tout à coup, sa vision est attirée par une aura rougeoyante au fond de la pièce. « C'est une source de chaleur ! », se dit-elle, remplie d'espoir. À mesure de son avancée, une bruyante onde sonore envahit l'air. En s'approchant, elle perçoit la tiédeur d'une forme étendue vibrant d'un rouge éclatant. Victoire ! Elle sent qu'elle atteint son but : elle a enfin trouvé de la nourriture !

Elle se pose tout en douceur, affutant son appareil, et... paf ! Son existence de moustique et celle de toute sa descendance se terminent brusquement, écrabouillées par le geste intempestif et précis du dormeur assoupi !

Montréal, 13 juin 2091. Solidement harnaché à son marteau piqueur électromagnétique de trois tonnes, Louis-Rodolphe s'extasie du paysage s'offrant à ses yeux. Montréal se réveille, auréolée de la douce lumière de l'aube. « Quel point de vue magnifique sur la métropole! » songe-t-il. Depuis une heure déjà, avec la centaine d'opérateurs de machinerie lourde, il s'est mis au travail. La mission : détruire la dalle de béton de l'ancien pont Samuel de Champlain, devenu obsolète depuis l'inauguration récente du pont-tunnel sous le Saint-Laurent.

Louis-Rodolphe est satisfait de son parcours. À vingt-sept ans, sa formation tout juste terminée, il vient d'être embauché par la compagnie Accurzoni, la plus importante de l'industrie. Malgré son peu d'expérience, il est très apprécié, ses contremaîtres ne cessant de le féliciter pour sa dextérité et sa rapidité. Il empoche un excellent salaire grâce à son puissant syndicat. Et qui plus est, il adore ce boulot qui lui permet de travailler à l'extérieur.

L'image de sa douce Sophie-Anne lui revient en tête. Il la revoit endormie au sortir du lit pour se rendre au chantier. « Un ange descendu du ciel », pense-t-il, attendri. Il se remémore son minois, nimbé de cette beauté lumineuse de femme enceinte. Dans quelques semaines, elle lui fera cadeau de son deuxième fils. Et grâce à leurs revenus combinés, le projet d'acheter une maison pour y élever leurs enfants est à portée de main.

Est-ce la splendeur de ce matin d'été sur la ville ? Ou les évocations amoureuses submergeant son cœur ? Une immense paix et un viscéral sentiment d'accomplissement l'envahissent soudain. Ébloui par l'ascension du soleil levant, un sourire béat se dessine sur son visage. L'avenir s'annonce radieux.

Beauport, 13 juin 2170. Ils sont tous là, Sophie-Anne dans son fauteuil motorisé, ses deux fils et leurs femmes, ses chers petits-enfants et les quelques arrière-petits-enfants. À combien se chiffre maintenant toute cette descendance ? Il ne s'en souvient pas très bien tellement elle est nombreuse ! À l'âge vénérable de 97 ans, Louis-Rodolphe va s'éteindre. Ils sont réunis à la maison pour cette ultime journée où il recevra l'aide médicale à mourir.

Il ne peut plus parler maintenant, il est trop faible. Il les contemple une dernière fois, heureux de constater que la Vie est bonne et généreuse pour eux.

L'atmosphère somme toute bon enfant jusqu'à présent s'alourdit avec l'arrivée du médecin. C'est le moment où tous se rassemblent autour du lit. Un silence respectueux s'installe. Les derniers gestes d'adieu, des regards amoureux échangés, les larmes de Sophie-Anne, installée près de lui en serrant sa main pour une dernière fois.

Le consentement ultime obtenu par un hochement de tête déterminé du mourant, le médecin amorce la procédure de compassion. Dans les prochaines minutes, lorsque s'envolera l'âme de Louis-Rodolphe, le long voyage de Mohandas, libéré de ce karma, empruntera une toute nouvelle route.